

**Robert  
Guillain**

**La guerre au  
JAPON**



**de Pearl Harbour  
à Hiroshima**

**Stock**

Isolé

Dans la même collection

Robert CONQUEST, *La Grande Terreur.*

Léon GOURE, *Le Siège de Leningrad.*

William SHIRER, *Le Troisième Reich.*

Edgar SNOW, *Etoile rouge sur la Chine.*

Jurgen THORWALD, *La Débâcle allemande.*

Alexander WERTH, *La Russie en guerre.*

Simon WIESENTHAL, *Les assassins sont parmi nous.*

LE JAPON EN GUERRE

129  
janvier 80

8° 02°

1542

Du même auteur

SIX CENTS MILLIONS DE CHINOIS (Julliard, 1956).

DANS TRENTE ANS LA CHINE (Le Seuil, 1965).

JAPON, TROISIÈME GRAND (Le Seuil, 1969).

Robert / Guillain /

# Le Japon en guerre

De Pearl Harbour à Hiroshima

Stock

DL-16-05-1979-12742



Tous droits réservés pour tous pays  
© 1979, Stock, Robert Guillin.

## Avant-propos

Le Japon que le présent ouvrage fait revivre n'existe plus. Le Japon d'aujourd'hui est profondément différent de ce Japon disparu. Je tiens à exprimer cette conviction au seuil de ce livre. J'ai vécu des années dans l'un, puis dans l'autre. Si j'évoque ici le Japon de l'âge militaire, que j'ai connu détestable, ce n'est pas avec l'arrière-pensée de jeter une ombre sur le Japon industriel de maintenant, qu'à bien des égards j'admire. Je crois au contraire qu'en montrant d'où vient ce dernier je fais apparaître ses mérites. La connaissance de ce que fut le Japon en guerre ne devrait pas alimenter un sentiment antijaponais, mais bien plutôt montrer ce qu'il y a de satisfaisant dans le fait qu'un peuple tout entier, qui s'était fourvoyé, a su redresser le cours de son histoire.

Au lendemain de sa défaite, pourtant, les possibilités ne lui manquaient pas d'ajouter encore aux désordres de notre temps. Que ne prédisait-on pas, que ne craignait-on pas de lui à ce moment-là ! N'allait-il pas préparer en secret, et sans attendre, sa vengeance contre ses vainqueurs américains ? Ne retomberait-il pas immanquablement dans le réarmement et le militarisme ? Vaincu, humilié et ruiné, n'était-il pas sur la pente qui mène au communisme ? Ou, s'il évitait d'y tomber, est-ce qu'il n'allait pas retourner au fascisme ? Ne chercherait-il pas encore sa revanche dans un complot avec la Chine contre l'Occident ? Rien de tout cela n'est arrivé. Plus

de trente ans après Hiroshima, le Japon demeure allergique à l'atome et au militarisme. Il a connu plus d'un quart de siècle de stabilité dans la modération. Il est l'avant-garde de l'Occident libéral en Asie.

J'ai raconté en d'autres écrits l'aventure du nouveau Japon d'après-guerre lancé dans la course à la production. Il m'a semblé que je pourrais compléter ma contribution de journaliste au dossier de notre époque en relatant aussi l'aventure du Japon d'avant, telle que j'ai pu l'observer. Les événements m'ont valu en effet de voir le Japon du dedans à la veille de la Seconde Guerre mondiale, et pendant cette guerre, depuis Pearl Harbour jusqu'à Hiroshima et après.

En Europe, c'est en septembre 1939 que commence la guerre. Au Japon et dans le Pacifique, c'est en décembre 1941, avec l'attaque surprise contre Hawaii. Dans l'intervalle s'écoulent donc plus de deux années : deux ans pendant lesquels le Japon n'est encore qu'un spectateur dans le premier acte de la tragédie mondiale. Mais c'est sans doute le spectateur le mieux placé. Tokyo est pendant cette période un poste d'observation passionnant. Toutes les lignes du jeu enchevêtré des grandes puissances s'y recourent. On y a vue, fait essentiel, sur les deux camps, celui de l'Axe et celui des démocraties. On y peut suivre de l'intérieur la partie la plus brutale, celle que mène Hitler. On y entrevoit par-dérrière la plus secrète et la plus rusée, celle de Staline. On y voit mieux que d'Europe la stratégie de Roosevelt et des Etats-Unis en marche vers la guerre, mais pas encore engagés eux non plus. On y a du monde une vision complète que n'a pas l'Europe, car elle ne se limite pas à l'Occident mais embrasse aussi l'Asie et le Pacifique.

Pourtant, la France, qui aura toujours du mal à comprendre que le Japon, ce n'est pas le bout du monde, entretient à Tokyo, peu avant la guerre, combien de journalistes français ? Un, un tout seul, le correspondant de l'agence française d'information, l'agence Havas. J'ai été nommé à ce poste en 1938 après un séjour en Chine. Quand la guerre éclate en Europe, on me maintient à



Tokyo : le souci majeur est alors, à juste titre, de continuer à tenir les positions françaises en Extrême-Orient. Je suis mobilisé sur place dans les services de notre ambassade, jusqu'à l'armistice de 1940. Après, je reste : ce Japon suspendu entre la guerre et la paix est d'un intense intérêt à observer, et il sera toujours possible d'en partir vers les Etats-Unis. Mais tout à coup, c'est Pearl Harbour, et nous voilà quelque trois cents Français pris au piège dans le Japon en guerre : interdit et impossible d'en sortir. Maltraités ? En général, non. Le Japon considère que la France vaincue est hors jeu, et les Français sont traités comme des neutres. Des neutres suspects, d'ailleurs, que sa police contrôle et espionne sans cesse, et parmi lesquels elle fait de temps en temps des arrestations, pour maintenir la colonie française dans une crainte salutaire. Mais elle nous consent du moins une liberté surveillée. Sur le plan financier, nous nous tirons d'affaire grâce à la présence à Tokyo d'importants fonds français « gelés ». Du point de vue professionnel, l'actualité est, je le répète, extraordinairement intéressante, et je peux encore télégraphier vers la zone non occupée de la France. La censure japonaise est trop obtuse pour apercevoir tout ce que je parviens à glisser, entre les lignes, d'informations indépendantes et utiles. Mais à partir de 1943, quand les Allemands sont aussi en France du Sud et quand la guerre japonaise commence à mal tourner, cela devient trop dangereux, et je ne garde bientôt plus de mon activité journalistique que le souci d'observer, d'écouter et de me taire. Avoir des documents ou prendre des notes est périlleux. Le peu que j'en ai, je les perdrai dans l'incendie de Tokyo sous les bombes, ou les détruirai lors de l'internement qui frappera les Français cinq mois avant la fin de la guerre.

C'est après la capitulation d'août 1945, quand j'ai repris mon métier de correspondant dans le Japon occupé par les Américains, que j'ai pu reconstituer ma documentation et la compléter, par des entretiens et des recherches auprès de mes sources d'information japonaises. Et c'est en rentrant en France en 1946, après huit années

d'exil forcé en Extrême-Orient, que j'ai écrit le présent livre. L'édition en fut bientôt épuisée, mais l'ouvrage ne fut pas réimprimé, dans le torrent de publications qui déferlait alors sur les lecteurs français récemment rendus à la liberté de lire. De plus, la guerre était alors un sujet dont ceux-ci ne voulaient plus entendre parler, et l'Asie un monde trop lointain pour retenir leur attention, tournée vers les horizons proches et les problèmes immédiats.

Aujourd'hui, au contraire, dans le rétrécissement du monde, l'Asie et le Japon, devenus nos voisins, nous télescopent et nous posent des problèmes urgents. Nous devons rattraper notre retard à les connaître et à les comprendre. D'où l'idée de publier ce livre dans la nouvelle version que voici. Au Japon aussi, où il paraît au même moment en traduction, les Japonais cherchent à comprendre leurs malheurs anciens et font le point sur leur récente histoire. Une abondante littérature a paru chez eux, ainsi qu'aux Etats-Unis, sur la guerre du Pacifique et l'histoire interne du Japon pendant cette période. Je n'ai pas essayé cependant de l'utiliser pour en nourrir mon propre ouvrage. J'ai voulu, en effet, garder à celui-ci le caractère d'un témoignage écrit « à chaud » sur la base d'une observation personnelle.

Qu'est-ce qu'il y a donc de changé dans le Japon d'aujourd'hui par rapport à celui d'avant ? On me pose souvent la question, et je suis tenté de répondre : mais tout ! Disons plus prudemment que les changements sont immenses. C'est le même peuple, bien sûr, mais profondément marqué par son « ratage » antérieur, lancé sur un dessein tout à fait différent, et absolument résolu à ne pas recommencer comme autrefois. Faire autre chose, faire bien et même très bien, tel apparaît son nouveau projet, même s'il est vrai que les résultats ou les moyens ne correspondent pas toujours aux intentions. Dans le Japon d'après-guerre, il y a d'abord, j'en suis convaincu, un puissant élan de bonnes intentions.

Il existe dans la profondeur de ce peuple, je veux dire dans la masse, une bonne volonté fondamentale, c'est-à-

dire une disposition à travailler au bien de la communauté en mettant à son service une grande somme d'efforts, de frugalité et de discipline. Cette bonne volonté avait été affreusement exploitée et détournée pendant la guerre par les chefs militaires, en partie victimes eux-mêmes des extrémistes et enragés dans leurs rangs. Dans la défaite, le peuple a compris l'énorme tromperie. Le Japon d'aujourd'hui est le produit d'un immense retournement, dont on verra l'amorce dans les dernières pages de ce livre. S'excuser auprès des nations de ce qu'on a fait, se racheter, se prouver à soi-même et prouver aux autres qu'on est un peuple « bien », rattraper le monde, montrer qu'on appartient complètement à la communauté civilisée et développée, qu'on est en quelque sorte « occidental » autant que nous, capable de faire tout ce que fait l'Occident, et souvent de le faire mieux, voilà les motivations, comme on dit aujourd'hui, qui ont donné au Japon son nouvel essor. Ajoutez le souvenir des souffrances endurées en fin de guerre et après la défaite. Pendant quelque temps, les Japonais ont littéralement crevé de faim et de misère. Leur fringale de travailler et de produire s'explique en partie par un sentiment de peur, la peur de retomber dans le dénuement, de revenir à ce cruel passé : ces îles pauvres ne peuvent vivre qu'en travaillant intensément, et en paix avec le monde entier.

Retournement complet, donc, le passage du Japon des généraux au Japon des industriels, du Japon de la destruction au Japon de la construction, du Japon militariste au Japon pacifiste. Il y a peu de peuples plus pacifistes que le Japon actuel, plus méfiants à l'égard des uniformes militaires et des armes. Retournement complet, le passage du nationalisme à l'internationalisme : le Japon est maintenant un des peuples les plus internationalistes du monde, dans son action, dans sa pensée. Retournement, sa décision, sa volonté de vivre dans ses îles, et d'y vivre beaucoup mieux qu'avant, même quand il aura bientôt cent vingt millions d'habitants. Pendant un demi-siècle, avec moins de soixante-quinze millions,

il fondait toute sa politique sur son prétendu surpeuplement, qui le forçait, qui l'autorisait, croyait-il, à exploser sur les pays d'alentour. Mais il sait maintenant que dans le monde actuel, conquérir n'est plus possible, coloniser non plus, émigrer pas davantage. La conséquence est qu'il a besoin, plus qu'aucun autre pays peut-être, d'un monde en paix. Il ne respire qu'aussi longtemps que règne la liberté des mers. Il étouffe si la guerre lui coupe l'oxygène du commerce international.

Changement encore : la liberté, cette grande découverte de l'après-guerre pour ce peuple si longtemps soumis. Liberté politique, culturelle, religieuse, liberté de penser, de parler, d'écrire, d'agir, de voyager, d'aimer, etc., de tout cela il fait un usage encore anarchique quelquefois, n'en comprenant que peu à peu les limites nécessaires. Mais dans la vie comme dans la politique et les affaires, il a pris goût fortement à la liberté, et ne se la laisserait plus arracher sans combattre pour la défendre et la sauver.

Changement : la notion de conscience personnelle. Dans le Japon d'hier, l'ordre procédait d'abord des contraintes extérieures, pression de la collectivité sur l'individu, ou menace toujours présente de la police. Le Japonais d'aujourd'hui découvre ou redécouvre la voix intérieure de la conscience, qui peut guider son choix entre le bien et le mal. Changement : le sens de la réflexion. Le Japonais a appris à réfléchir par lui-même. Moins sans doute que le Français discuteur et frondeur, mais ce n'est plus le Japonais d'hier toujours prêt à faire sienne la pensée dictée par ses chefs.

Changement majeur : l'avènement et la multiplication des Japonais intelligents. Le Japon d'avant se méfiait d'éveiller les intelligences dans le peuple. Chez les gens du commun, il valait mieux ne pas être intelligent, ou ne pas le devenir, en tout cas ne pas montrer qu'on l'était. Les Occidentaux ont longtemps pu croire, leur arrogance aidant, que sauf exception les Japonais leur étaient inférieurs sur le plan des facultés intellectuelles. Croire cela aujourd'hui serait une fâcheuse erreur. Aujourd'hui, la

voie est libre dans ce pays, et tout le système est orienté vers le développement maximum de l'intelligence chez tous. En quelques années, l'intelligence a commencé à fleurir jusque dans la masse, en même temps que le niveau d'éducation du peuple tout entier se haussait d'un ou deux degrés : du niveau primaire où il était cantonné, il s'est élevé au secondaire et au supérieur. Le peuple japonais est un des peuples les plus éduqués du monde. Par surcroît, son degré d'information, c'est-à-dire sa connaissance du monde et sa participation à l'époque, est aujourd'hui supérieur au nôtre en Europe.

Certes, l'intelligence des Japonais présente des différences avec la nôtre. Elle n'est pas voyante, elle brille moins au-dehors, car elle se méfie des discours et des mots. Mais elle est en revanche riche des facultés de la connaissance intuitive. Elle est beaucoup moins individualiste, n'aimant pas travailler isolément, mais elle est le courant commun qui anime un groupe ou qui en émane, et elle n'en est souvent que plus remarquable. Elle est enfin liée à l'action, en quête de résultats concrets, orientée vers l'efficacité. Mais ces différences ne la diminuent pas dans la course au progrès du monde contemporain, au contraire : nous commençons à comprendre quelle concurrence peut faire à la nôtre l'intelligence pratique et collective des Japonais.

Quand tout est dit sur ces changements — et on pourrait en relever bien d'autres —, qu'est-ce qui, tout de même, n'a pas changé ? Ne reste-t-il pas, entre ce passé aboli et ce présent réinventé, des ressemblances, des transferts, une continuité ? Ne voit-on pas le Japon d'aujourd'hui, aussi différente que soit toute son orientation, conserver des structures et des comportements hérités de l'ancien, ne serait-ce que pour sauver ou récupérer des qualités ou des vertus, il y en avait, qui existaient dans le Japon d'hier ou dans ce qu'on appelle parfois le « Japon de toujours » ?

Trois fois dans la courte durée d'un siècle, ce peuple

vient d'étonner le monde : à la fin du siècle dernier, par son saut périlleux du Moyen Age à l'âge moderne ; dans les années 30, par ses triomphes militaires éphémères ; depuis les années 50, par sa fulgurante ascension économique. La voilà bien, la continuité : elle remonte même dans le passé jusqu'en amont du Japon militaire. Et la vraie question à poser est finalement de nous demander : à travers ses avatars divers, par quel ressort ce pays est-il mû ? Qu'est-ce donc qui fait marcher les Japonais ?

On pourrait donner plus d'une réponse et écrire un livre sur ce sujet. Je proposerai une explication en raccourci, en la résumant d'un mot : leur dynamisme. D'où leur vient ce dynamisme, c'est-à-dire cette vitalité, cette énergie ? Je ne peux ici que proposer quelques clés. Ce dynamisme est d'abord le produit d'un pays pauvre, qui, je l'ai dit, requiert de ses habitants une ardeur au travail jamais relâchée. Un aspect de cette ardeur est leur zèle à s'éduquer, à acquérir le savoir, à s'informer, à s'intéresser au monde et au progrès. Leur dynamisme est en second lieu le produit de leur densité démographique, car celle-ci suscite une concurrence universelle, qui peut atteindre une virulence inconnue chez nous. L'agressivité du tempérament japonais dans les affaires a ici une de ses sources. Quand les commerçants et industriels nippons font montre à l'étranger d'une volonté offensive et parfois d'une dureté qui nous paraît choquante, ils ne font en réalité que pratiquer ce qui se fait chez eux. Enfin, le dynamisme japonais a aussi son origine dans le sens de la solidarité et de la discipline qui est une des marques de ce peuple. Plus doué que nous pour la société collective du monde à venir, le Japonais a besoin de se grouper. Il aime le groupe, il s'entend avec tout le monde au sein du groupe. Mettez ensemble trois douzaines de Français, et bientôt vous les verrez divisés en partis rivaux, discutant sur les raisons qu'ils se sont trouvées de n'être pas d'accord pour agir ensemble. A leur place, les Japonais commenceront par chercher ce qui les unit, et s'entendront pour travailler en laissant de côté ce qui pourrait les diviser.

Ajoutez enfin qu'aux différents étages de la société — famille, entreprise, collectivité locale, nation — ils apportent à la communauté un loyalisme spontané, qui culmine dans un patriotisme instinctif, et vous avez les principales clés du dynamisme qui anime leur travail et leur ambition. Ambitieux, ils le sont fortement, désireux d'être les premiers, et si possible même les premiers en tout. Mais, à mon avis, l'ambition est chez eux un sous-produit du dynamisme, elle arrive en second, quand ils découvrent que leurs milliers ou millions d'efforts coordonnés, concentrés sur un point choisi, peuvent opérer une percée dans la concurrence intérieure ou mondiale.

Sous des formes nouvelles, leur dynamisme demeure explosif. Et d'abord, le Japon nouveau explose sur lui-même, tout pacifiste et « civil » qu'il soit. L'industrialisation de style capitaliste a été chez lui plus cruelle que presque partout ailleurs pour la nature environnante et pour l'héritage culturel. Les dévastations causées par la furieuse urbanisation, la prolifération des usines, le foisonnement des moyens de transport, etc., ont été épouvantables. Mais le Japon est resté explosif également vers le dehors, sous la forme pacifique de son expansion économique. Un grand problème, en définitive, n'a pas changé pour lui, c'est le problème de savoir où sont ses limites. Pour n'avoir pas su où s'arrêter, les chefs du Japon militaire ont eu Pearl Harbour... et Hiroshima. Les managers du nouveau Japon auront-ils une meilleure notion des limites à imposer à leur ambition, s'ils veulent que la paix économique règne dans le monde ? Réputieront-ils la témérité de leurs prédécesseurs, née sans doute d'un trop long emprisonnement volontaire dans leurs îles à l'époque féodale ?

Mais leur sagesse dépend aussi de la nôtre. Depuis un siècle, le problème posé au monde par le Japon est celui de son insertion comme partenaire dans la communauté des pays développés. Le problème est pour une part notre problème : il est que nous lui ménagions une place, et que nous sachions que cette place ne pourra pas être petite. Il tient, il va tenir, beaucoup de place. Concur-

rence, voilà le maître mot quand il s'agit du Japon. Mais rappelons-nous et rappelons-lui que le mot a deux significations. Il veut dire : lutte, rivalité, mais il veut dire aussi : convergence vers le même but, course que l'on court ensemble, sportivement, côte à côte. Il faut que lui et nous, nous donnions au mot concurrence cette signification positive. Voici venir le monde du nouveau millénaire. Ensemble nous devons concourir à la tâche difficile et exaltante de le construire.

R.G.



## Pearl Harbour vu de Tokyo

8 décembre 1941 à Tokyo : dans le petit matin acide, au carrefour de Shimbashi encore désert, un vendeur de journaux s'agite dans le vide, hurlant l'annonce de la guerre qui figure en manchette sur ses feuilles.

« *Sensô ! Sensô !* »

Il est 7 heures du matin ; il n'y a encore aucune circulation dans les rues et sur la place. Le vieux, qui paraît furieux de ne pas réussir à attirer les foules avec sa nouvelle extraordinaire, galope vers la gare du chemin de fer électrique. Il gesticule de plus belle, secouant frénétiquement les sonnettes que la corporation des crieurs emploie, dans les grandes occasions, pour annoncer une édition spéciale.

« *Sensô ! Sensô ! La guerre ! La guerre !* »

Un train passe sur le viaduc, et les premiers voyageurs apparaissent enfin sous le porche de la gare. Aussitôt, alertés par le carillonnage, ils vont au vendeur, et pour deux sous lui arrachent un journal. C'est une très petite feuille, on dirait un simple tract. La stupéfiante nouvelle y figure seule, en quelques lignes verticales de gros caractères chinois : « Aujourd'hui à l'aube, l'armée et la marine impériales sont entrées en état de guerre avec les forces des Etats-Unis et de l'Angleterre dans les eaux du Pacifique occidental. » J'observe la réaction des gens. Ils font trois pas, s'arrêtent tout à coup pour mieux lire ; leur tête se penche, recule. Puis ils relèvent un

visage redevenu impénétrable, transformé en un masque qui paraît indifférent. Pas un mot au vendeur ; pas un échange de paroles entre lecteurs. Chacun s'éloigne sans mot dire. C'est un lundi, et la guerre frappe ces gens à l'heure où ils retournent tranquillement au travail, au lendemain d'un beau dimanche ensoleillé. Pas un d'entre eux n'ose confier ses sentiments, dans un mouvement spontané, à ses voisins ou aux compatriotes inconnus qui se pressent autour du bonhomme aux journaux.

« *Sensô ! Sensô !* »

Je les connais assez pour comprendre leur réaction : sous leur impassibilité de commande, ils cachent mal leur stupeur et leur consternation. La guerre, ils l'ont suscitée, et pourtant ils n'en voulaient pas. Par bravade, et pour imiter leurs chefs, ils en ont parlé sans cesse, mais ils n'y croyaient pas. Ou du moins, jusqu'au dernier moment, ils ne voulaient pas y croire. Quoi ! une nouvelle guerre ? encore une guerre ? Car elle vient s'ajouter, se superposer à la guerre de Chine qui traîne depuis trois ans et demi. Et cette fois-ci, quel ennemi : l'Amérique ! L'Amérique qu'une bonne partie de la presse et des milieux dirigeants courtoisaient encore il y a moins de six mois. L'Amérique qui depuis un quart de siècle représente pour le Japon le champion de la civilisation moderne, le modèle toujours admiré, toujours imité.

« *Sensô ! La guerre ! La guerre !* »

D'autres bonshommes à sonnettes envahissent la Ginza, grand boulevard de Tokyo, brandissant leurs éditions spéciales. Il fait un temps froid et radieux. D'un tramway qui se vide descend une nouvelle vague d'acheteurs de journaux. Plus loin, ce sont des ménagères faisant la queue : on fait déjà la queue en ce matin du premier jour de guerre ! Elles s'écartent un instant de la boutique du poissonnier pour arrêter au passage le vendeur. Les petites femmes en tabliers blancs et kimonos de soie hochent la tête en déchiffrant silencieusement la feuille unique, et se remettent dans le rang. C'est à peine si elles échangent quelques exclamations étouffées et de brèves paroles à voix basse.

En avait-on assez parlé, pourtant, de cette guerre contre les Anglo-Saxons ! Depuis plus de six mois, toute la propagande nationaliste, fouettée par le clan allemand, exploitée par la clique militaire, dénonçait violemment l'Amérique et exaltait les victoires de Hitler. Les Etats-Unis, en appliquant au Japon les sanctions économiques, en le privant de pétrole, de ferrailles, de crédits, de commerce, étranglaient le Japon, disaient les journaux. Que l'Amérique « reconsidère son attitude », ou la patience de Tokyo aurait un terme ! Menaces du général Tojo, vagues successives de la mobilisation, manœuvres de défense passive, tout cela annonçait bien la guerre. Mais au fond, la population croyait encore que tout s'arrangerait. Tojo avait envoyé à Washington un négociateur de la onzième heure, l'ambassadeur Kurusu, et un compromis était proche. Et soudain, la guerre est là ! Le Japon est en lutte avec l'effrayante Amérique ! Dans le peuple japonais, qui a toujours été partagé entre des sentiments contraires, tiraillé entre les mots d'ordre officiels qui l'invitent à l'intransigeance et l'intuition secrète qui lui dit que c'est folie, le sentiment qui l'emporte, en ce matin du 8 décembre, c'est la consternation. Collectivement, la nation s'est laissé griser d'une hystérie guerrière, mais individuellement, chaque Japonais, toujours si différent lorsqu'il est isolé de la collectivité et pris à part, redoute la guerre. Il se voit déjà quittant toutes ses menues aises, arraché par la mobilisation au cadre étroit de sa vie quotidienne, et il sait bien que ce jour-là, il ne se montrera brave qu'en public. Seul, ou chez lui, il sera vert d'angoisse, il aura des crises brusques de larmes.

« *Sensô* ! La guerre ! La guerre nippon-américaine ! »

Tokyo a peur, les Japonais s'effraient de ce qu'ils ont osé faire.

A Domei, l'agence japonaise d'informations, c'est l'excitation des grands jours. Déjà les nouvelles affluent. « Ce matin, au conseil de cabinet, qui s'est tenu à

7 heures, le ministre de la Marine, l'amiral Shimada, a fait à ses collègues un rapport sur les progrès du... »

Je lis par-dessus l'épaule du journaliste japonais qui griffonne à la hâte une traduction anglaise du dernier communiqué. Au bout de sa phrase, sur le mot essentiel, il bredouille longuement, hésite, finit par interroger à haute voix :

« *Fight ? Fighting ?* dit-il. Combat ? Bataille ? »

Quoi ! On se bat déjà ? Ce n'est pas seulement l'état de guerre, mais bien la guerre tout court, la bataille ? Le Japon ne s'est pas contenté de rompre, il s'est lancé immédiatement dans la lutte ? Un instant après arrive la confirmation officielle : la flotte japonaise attaque simultanément à Manille, à Hawaii !

Hawaii ! C'est donc le coup de Port-Arthur contre la Russie, en 1904, réédité cette fois-ci contre l'Amérique ! Le Japon, fougueux et fou d'audace, a frappé le premier, avec cette férocité du vieux guerrier nippon qui a trop longtemps ravalé sa fureur. Le 7 février 1904, la flotte de l'amiral Igo attaquait, sans déclaration de guerre, les bateaux russes au repos à Port-Arthur (Mandchourie), et frappait à mort deux cuirassés et un croiseur : première en date des agressions sans préavis dans l'histoire du xx<sup>e</sup> siècle, première attaque d'un peuple asiatique contre les blancs, et, incidemment, première utilisation importante de la torpille dans la guerre moderne. Mais le Japon, cette fois-ci, a-t-il encore osé frapper sans prévenir ?

Je demande :

« Y a-t-il eu déclaration de guerre de... l'Amérique au Japon ? »

Le journaliste nippon auquel je pose cette question ne paraît pas en comprendre le sous-entendu.

« Il y a seulement " état de guerre " », me dit-il sèchement.

Je me précipite au ministère des Affaires étrangères. Grande agitation dans les baraques de bois où il s'abrite. (Les autres ministères ont de beaux bâtiments de pierre ou de brique, mais tandis qu'on soignait la Guerre et la

Marine, celui-ci a toujours été le parent pauvre.) Une conférence de presse a été convoquée à la hâte à 9 heures du matin. J'y cherche en vain mes camarades américains ou anglais. Bob Bellaire, de l'United Press, Max Hill, de l'Associated Press, Tolischus, du *New York Times*, et une bonne vingtaine de correspondants avec lesquels j'ai partagé quotidiennement le travail de ces six derniers mois sont absents : arrêtés sans doute, emprisonnés ou consignés à domicile. Un diplomate nippon, en jaquette comme pour une cocktail-party, distribue des textes ronéotypés : mémorandum japonais de quinze pages, remis à Washington pour signifier aux Etats-Unis l'interruption des négociations diplomatiques en cours ; aide-mémoire récapitulant l'histoire — version japonaise — des négociations nippo-américaines ; proclamation impériale annonçant la guerre.

Ce dernier document est couché en un texte qui garde en traduction quelque chose des pompeuses sonorités de l'original : « Nous, par la grâce du Ciel, Empereur du Nippon, siégeant sur le trône d'une lignée sans brisure par les âges éternels, commandant à vous, Nos braves et loyaux sujets, Nous déclarons ici la guerre aux Etats-Unis et à l'Empire britannique... »

Je demande au diplomate qui distribue ses copies :

« Est-ce là un texte destiné à la consommation intérieure, ou bien s'agit-il de la déclaration de guerre telle qu'elle a été signifiée à Washington ? »

Question trop subtile sans doute pour un porte-parole japonais. A ce poste-là, le gouvernement a soin de mettre, depuis des années, des personnages dont l'esprit n'est pas trop délié, et Dieu sait qu'ils ne manquent pas dans la bureaucratie de Tokyo. Les porte-parole sont traditionnellement des muets. Je n'obtiens donc aucune réponse précise.

« A quelle heure cette déclaration de guerre a-t-elle été remise à Washington ? »

Un air renfrogné et secrètement furieux, c'est toute la réponse faite à cette nouvelle question. D'autres officiels que j'interroge disent qu'ils ne sont pas en mesure de me

répondre sur ce point. A les voir, il semblerait que l'importance de la question leur échappe complètement.

En fait, la déclaration de guerre, on le saura bientôt, a été remise à Washington près d'une heure après la première attaque des avions japonais sur Pearl Harbour. Quant à la proclamation impériale dont j'ai le texte en main à 9 heures du matin, longtemps déjà après l'heure de l'attaque, les Japonais avoueront plus tard qu'elle n'a été effectivement signée par l'empereur qu'à 11 h 45, ce même lundi matin. C'est également à 11 h 45 que la radio annonce à la population la déclaration de guerre. Mais les auditeurs, qui depuis 6 heures ont pu apprendre les premières nouvelles sur l'état de guerre, qui avant 9 heures savent que la « bataille » a commencé sur tous les fronts du Pacifique, et à 11 h 20 que la flotte américaine a été attaquée par surprise dans les eaux d'Hawaii, ne paraissent pas s'inquiéter du fait que pendant plus de cinq heures on leur a parlé d'une attaque du Japon contre l'Amérique sans qu'il ait été encore question de déclaration de guerre de Tokyo ou de Washington. Au cours des semaines qui suivront, le gouvernement saura d'ailleurs noyer les faits dans un brouillard prudent, dissimulant soigneusement au peuple le fait que l'attaque de Pearl Harbour a été une agression sans préavis. D'avance, les Japonais sont peu portés à chercher le pourquoi des choses, encore moins à tenter de percer à jour la vérité historique. Dans l'enthousiasme de la victoire, soixante-quinze millions d'hommes avaleront la propagande officielle avec la crédulité irréfléchie qui les caractérise, et s'imagineront de bonne foi que Pearl Harbour a été un combat régulier où le Japon a su bénéficier de la surprise, et a gagné la « bataille ». Seule, peut-être, la classe dirigeante aura là-dessus des doutes : elle aura soin de les conserver pour elle-même.

L'après-midi, à 1 heure et demie sur le boulevard de Ginza : changement complet, transformation radicale du climat dans le peuple ! Rien ne subsiste de la stupeur

inquiète du matin. Le Japon n'aura connu qu'une demi-journée de défaitisme. Dès avant le riz de midi, on parle d'une victoire colossale. Et la radio a eu soin de proclamer, juste à l'heure de sortie des bureaux, que des dégâts sensationnels ont été infligés à la flotte américaine. Deux cuirassés au moins envoyés par le fond, c'est le tout premier bilan, et de nouveaux résultats sont attendus. Les porte-avions américains seraient touchés aussi ! (Renseignement tout à fait inexact d'ailleurs : les attaquants croyaient bien trouver ceux-ci au nid, et brûlaient de les détruire. C'est pour cela qu'ils parlent déjà de leur perte — alors que, par chance, les deux porte-avions prévus se trouvaient absents de Pearl Harbour.) A midi, les boutiques, les grands magasins, les bureaux ont lâché dans les rues une foule immense. Sur toutes les faces règne maintenant un air de détente heureuse et d'intense satisfaction. Des bandes d'employés et de petites jeunes filles de vingt ans, servantes et dactylos d'alentour, déambulent sur le boulevard planté de saules pleureurs ; ils sont tous semblables, de la même race trapue et courtaude, mais ils se séparent avec soin, garçons d'un côté et filles de l'autre. Pas de cris, pas de vivats, car on n'applaudit jamais dans ce pays-ci, mais sur tous les visages s'épanouit un orgueil béat mêlé de naïveté. Ils disent, tous ces masques : « Ça n'était pas plus difficile que cela ! Voilà comment nous sommes ! Un jour de guerre, et voilà : le Japon bat l'Amérique ! »

Pas d'agitation, pas d'hystérie d'aucune sorte. On dirait que tout ce qui se passe leur paraît presque tout naturel. La frayeur de ce matin ? On croirait qu'elle n'a été qu'une perte de face vite rattrapée, un mouvement d'humeur échappé par erreur, comme un manque aux bonnes manières qui interdisent de marquer la surprise. Maintenant que le sang-froid est retrouvé, il proscriit aussi bien les manifestations d'une joie excessive. Le monde extérieur s'imagine peut-être, à cette heure-ci, qu'une vague formidable de violence et de chauvinisme guerrier soulève le Japon, que les chefs militaires, les seigneurs de la guerre font éclater une arrogance cynique et deman-

dent au peuple d'applaudir devant l'agression. Rien de tout cela, en réalité. On pourrait presque penser qu'avec la guerre tout rentre dans l'ordre. Le Japon n'est-il pas en guerre depuis trois ans et demi, depuis le début de l'« incident » de Chine ? Que dis-je, depuis dix ans, puisque l'« incident » de Mandchourie a éclaté en 1931. Et voilà comment, dès cet après-midi du 8 décembre 1941, pèse déjà sur la guerre une sorte de sentiment d'habitude, comme si la victoire même allait presque tout de suite manquer de nouveauté.

Dans les conversations, le ton général est à peu près : « Et nous qui nous sommes permis d'avoir peur ! Nous qui ne voulions pas y croire ! Nous sommes en guerre : Eh bien, tout va très bien, nous voilà vainqueurs partout, et du premier coup. Décidément, nous n'avions pas assez confiance en nos chefs. Nous devons nos humbles excuses aux militaires et aux marins qui nous guident. Nous avons osé douter d'eux, alors qu'ils savaient tout, que leurs plans étaient parfaits, et leurs décisions infaillibles. Dire que nous ne les croyions pas tout à fait, quand ils nous répétaient que nous sommes supérieurs, héroïques et invincibles ! Ils ont eu raison contre notre manque de foi, et désormais nous reviendrons à une confiance aveugle en eux. »

Des kimonos se groupent devant un magasin de radio, dont le haut-parleur crie les dernières nouvelles : « La flotte impériale attaque Hong Kong, citadelle de l'impérialisme britannique en Chine... L'armée du Soleil Levant a opéré un premier débarquement sur la côte de la péninsule malaise... La flotte nippone a bombardé Davao aux Philippines, Guam, Wake, Singapour ! » Ces noms du lointain Pacifique sud ne sont guère plus connus de tous ces petits employés — sauf le dernier, Singapour — qu'ils ne le sont d'employés analogues sur les boulevards de Paris. Mais les badauds japonais ne se préoccupent guère de loger tout cela sur la carte.

La radio fait entendre maintenant la proclamation impériale lue par un porte-parole de l'armée. La foule écoute, au garde-à-vous : les nuques sont légèrement



courbées, et les yeux regardent au sol, en signe de respect. Ne convient-il pas de montrer devant toutes les manifestations de la puissance impériale « la stupeur et le tremblement » ? Et qui donc parmi ces millions de loyaux sujets saisirait la puissante et tragique ironie que l'Histoire réserve aux paroles de leur souverain ?

« Assurer la stabilité de l'Asie orientale, dit la voix rauque du speaker, contribuer à la paix de l'univers, voilà la politique clairvoyante que formula notre Haut Illustre Impérial Grand-Ancêtre, et notre Haut Impérial Grand-Ancêtre son successeur, politique que nous avons nous-mêmes constamment à cœur... » Les personnages ici désignés par de solennels adjectifs sont les ancêtres légendaires du Fils du Ciel : Ninigi-No-Mikoto, petit-fils de la déesse du Soleil, et l'arrière-petit-fils du même, qui a nom, selon les textes sacrés, Kamu-Yamato-Iwarehiko-No-Mikoto ; c'est celui que le peuple connaît plus familièrement sous le nom d'empereur Jimmu comme le fondateur supposé de l'Empire ; et le mythe officiel affirme gravement que cela se passait il y a deux mille six cent et un ans, un peu après la fondation de Rome. Mais l'Empire romain a péri, tandis que l'Empire japonais...

« Cultiver l'amitié entre les nations et jouir d'une commune prospérité, avec tous les peuples, tels furent toujours les principes directeurs de Notre empire dans sa politique extérieure... »

La radio continue, et c'est en parfaite obédience, dans un esprit de crédulité patriotique, de soumission totale et presque naïve, que ce petit peuple, qui sera tant berné après l'avoir été si longtemps déjà, écoute les paroles impériales.

« En vérité, c'est par un fait inévitable et bien éloigné de Nos vœux que Notre empire est amené, aujourd'hui, à croiser le fer avec l'Amérique et la Grande-Bretagne... Par leur ambition démesurée de dominer l'Asie orientale, ils Nous ont obligés à prendre les armes... Patiemment, Nous avons attendu, et longtemps Nous avons enduré... Notre empire, pour son existence et son autodéfense, n'a pas d'autre recours que d'en appeler aux armes... Les

esprits révévés de Nos ancêtres impériaux nous protègent d'en haut, et Nous comptons sur la loyauté et le courage de Nos sujets, dans Notre confiant espoir de voir continuer la tâche léguée par Nos pères, arracher les racines du mal, et rétablir en Asie orientale une paix immuable, pour la sauvegarde de la gloire de Notre empire. »

Derrière ces mots pompeux, quels sont les faits que cette foule ignore, qu'elle ignorera jusqu'aux jours d'après la défaite ? Quelle a été la part de responsabilité de l'empereur Hirohito ? Il me faudra moi-même attendre août 1945 pour obtenir les renseignements que voici. Le ministre des Affaires étrangères, Shigenori Togo <sup>1</sup>, a insisté devant le cabinet pour que l'attaque se fasse dans les règles légales. Il a obtenu que l'annonce de la déclaration de guerre soit notifiée à Washington une heure avant le déclenchement des hostilités. Dans les derniers jours, le gouvernement, sur la demande des services armés, a réduit ce délai à une demi-heure seulement. L'Empereur est tenu au courant, mais d'une façon assez vague et générale : il est au-dessus des détails d'exécution, ou du moins ses subordonnés affectent de le considérer comme tel, ne l'informant que des grandes lignes du plan d'attaque établi par les états-majors. Il est du moins rassuré sur la procédure diplomatique : il s'imagine que tout se passera légalement. C'est seulement après l'agression qu'il apprendra la vérité : le coup a été porté avant le préavis qui devait être donné trente minutes auparavant. Mais nul ne sera puni cependant à Tokyo. On sauve la face de tout le monde, devant l'Empereur, en imputant la faute non pas au cabinet, qui a fait parvenir à temps la note de rupture, la veille du jour de Pearl Harbour, mais aux services de l'ambassade japonaise à Washington, qui n'a pas réussi à décoder assez rapidement le document. Si bien que la déclaration de guerre a été présentée en retard au secrétaire d'Etat Hull par les ambassadeurs

1. Ne pas confondre avec Tojo, le général chef du gouvernement.

Nomura et Kurusu, à 14 h 20 au lieu de 13 heures (heure de Washington) ; à cette heure-là, les bombes avaient déjà parlé...

Quant au peuple japonais, par son orgueil et par son obéissance passive de troupeau, il est dupe et complice à la fois. Du premier jour, Pearl Harbour est pour lui une légende qu'il accepte avec crédulité. N'y a-t-il pas des années déjà que pour lui la vérité, c'est la version officielle des événements ? Et comment aurait-il percé au dernier moment le rideau de secret qui n'a jamais cessé d'être tendu par ses chefs entre la vérité officielle et les faits réels ? Plus que jamais on lui a caché les manœuvres de la dernière heure, et surtout la dernière des grandes conférences impériales de l'année — nous parlerons plus loin de celles qui l'ont précédée — qui s'est tenue le 1<sup>er</sup> décembre au palais, dans un absolu mystère : c'est celle qui a pris la suprême décision de frapper à Pearl Harbour et qui a fixé la date du coup au lundi 8, qui est à Hawaii le dimanche 7 décembre.

Sur un télégramme de Tokyo, la force navale préparée pour l'attaque a quitté dès le 26 novembre le point de rendez-vous où elle s'est concentrée aux îles Kouriles, dans l'extrême nord de l'archipel japonais. Elle comprend les six meilleurs porte-avions du Japon, quatre cuirassés modernes et rapides, des croiseurs de modèle récent, des cargos pétroliers. Elle avance au maximum de sa vitesse vers un point situé à deux cent cinquante milles au nord de Hawaii ; elle a l'ordre de couler tout bateau qu'elle rencontrera, même japonais.

Le 3 décembre, les ambassadeurs du Japon à Rome et à Berlin informent Mussolini et Hitler de l'échec des négociations nippo-américaines. Sans donner de précisions sur la manière dont les hostilités vont s'engager — Tokyo n'a pas trop confiance dans la manière dont on sait garder un secret à Berlin et à Rome — ils demandent à leurs alliés de déclarer la guerre aux Etats-Unis aussitôt que le conflit aura commencé, ce qui ne saurait tarder, et de signer avec le Japon un accord interdisant à chacun des membres du pacte tripartite toute paix séparée.

A la conférence impériale du 1<sup>er</sup> décembre, l'amiral Isoroku Yamamoto, commandant en chef de la flotte, a donné au ministre des Affaires étrangères Togo, à la demande de celui-ci, l'assurance que l'attaque peut être remise si le gouvernement, à la dernière minute, veut retenir le coup. Mais cet engagement, et l'illusion qu'il pourrait être tenu, n'est qu'une des manœuvres qui ont contribué à précipiter plus complètement dans la guerre ceux-là mêmes qui n'avaient pas renoncé à un suprême espoir de compromis, et sans doute l'Empereur lui-même. Le 2 décembre l'amirauté de Tokyo a envoyé à la flotte l'ordre de frapper à l'aube du dimanche qui vient ; et le samedi 6, l'ambassade du Japon à Washington a reçu communication de la note de rupture. Le 7, dans la nuit, l'escadre des porte-avions est dans les eaux américaines, à portée d'attaque de Hawaii.

L'horaire de l'agression sera ponctuellement suivi jusqu'à la dernière minute, sans un accroc. Ce n'est pas cependant sans disputes ni sans remous qu'il a été adopté. Trois hommes ont conçu ce coup follement audacieux : l'amiral Yamamoto, commandant suprême de la flotte, l'amiral Onishi, chef d'état-major de la 11<sup>e</sup> flotte aérienne, et le commandant Genda, de l'aviation navale. Yamamoto, qui, nous le verrons, s'est longtemps opposé à la guerre, a furieusement combattu, lorsqu'il s'est soumis aux décisions du gouvernement, pour faire prévaloir une attaque « complète » contre Hawaii — c'est-à-dire que l'attaque ne comporterait pas seulement un bombardement aérien de la flotte américaine, mais encore un débarquement à Hawaii, et une occupation militaire de tout l'archipel, défense avancée du continent américain. Ce plan téméraire a suscité une vive opposition : l'armée et le général Tojo n'en veulent pas ; une partie du commandement naval s'y oppose également. On finit par donner tort à Yamamoto en lui refusant les troupes qu'il demande pour l'opération. Elles sont, lui dit-on, indispensables sur d'autres fronts. Et pourtant, beaucoup plus tard, les plus hautes autorités militaires et navales des Etats-Unis donneront raison à

Yamamoto : si le Japon avait occupé militairement Hawaii, le désastre de Pearl Harbour aurait été pour l'Amérique infiniment plus lourd de conséquences.

Le plan mis en action le 8 décembre est donc une affaire moins ambitieuse. Il comporte simplement une attaque aérienne contre le gros de la flotte des Etats-Unis qui, depuis de longs mois, est concentrée dans le « port de la Perle » (Pearl Harbour) pour intimider le Japon. Il s'agit de détruire au mouillage non seulement les cuirassés de la flotte du Pacifique, mais surtout les porte-avions, que le Japon redoute tout spécialement. Jusqu'au dernier moment, dans les journées de ce début de décembre, les espions japonais transmettent à Tokyo les renseignements les plus utiles à la bonne marche des opérations. Les services secrets nippons savent que leurs adversaires du F.B.I. (Bureau fédéral d'investigation) négligent, en vertu des règlements du temps de paix toujours en vigueur, de surveiller les télégrammes commerciaux envoyés en clair par la voie régulière des câbles. Le consul japonais à Hawaii peut ainsi télégraphier des renseignements précieux qui se cachent sous l'apparence de messages innocents confiés tout simplement au bureau de poste.

Une flotte sous-marine japonaise a quitté la rade de Yokosuka, le Brest japonais situé près de Tokyo, quatre jours avant l'arrivée à Washington de l'ambassadeur Kurusu, le négociateur de la dernière heure. Bien avant l'attaque, les sous-marins sont en place et surveillent les mouvements de la flotte autour de l'archipel de Hawaii. Bien plus, des « sous-marins miniatures », spécialement construits pour l'opération, qui ne jaugent pas plus de quarante-six tonnes et n'ont pour tout équipage que deux hommes, sont à pied d'œuvre devant le goulet de la base ennemie. L'un d'entre eux réussit à pénétrer à l'intérieur de Pearl Harbour juste avant l'attaque, comme un espion qui se glisse au cœur de la forteresse. Il semble qu'il soit passé le jour même, à l'aube, peu après 4 heures du matin, dans le sillage de deux dragueurs de mines qui rentrent au port. Le filet protecteur qui interdit le

passage des submersibles est ouvert à cette heure-là et, par négligence, ne sera d'ailleurs pas refermé. Les deux hommes qui sont à bord du minuscule poisson de métal reconnaissent avec soin, sans venir en surface, les trois endroits de mouillage de la flotte. Huit cuirassés sont bord à bord derrière l'île qui constitue la « perle » dans la baie en forme d'huître. Huit cuirassés, immobiles et serrés, comme une bande de canards à l'arrêt dans les roseaux d'un étang ! Quelle cible pour les bombardiers japonais ! A 6 heures, la radio du « sous-marin de poche » parle à voix basse dans le petit jour de ce dimanche naissant. Elle communique à l'amiral japonais le résultat de la reconnaissance, ce qui est un premier succès, d'une grande importance. A 7 h 54, la première vague des bombardiers qui se sont envolés des porte-avions à l'arrêt au nord de Hawaii fond du haut du ciel sur les terrains d'aviation de la base américaine. Une chance supplémentaire a voulu que le ciel soit pur juste au-dessus du point d'attaque, alors qu'il est couvert partout ailleurs. Bientôt suivent les vagues d'avions torpilleurs, qui dirigent sur les cuirassés, avec une audace inouïe, leurs torpilles spéciales, munies d'ailettes, faites pour attaquer dans les eaux basses, et armées d'une charge extraordinairement puissante... Avant 8 heures, l'amiral Nagumo, « as » de la flotte nippone et commandant de l'escadre d'attaque, a télégraphié à Tokyo ce simple mot plusieurs fois répété : « *Tora !... Tora !... Tora !...* », c'est-à-dire : « Tigre !... Tigre !... Tigre !... » C'est le mot de code qui veut dire : « Attaque pleinement réussie. » Le fauve a tué : d'un bref rugissement, il signe sa victoire et clame sa joie.

Nagumo, au soir de la journée historique, n'aura pas encore compris comment la surprise a pu être si complète. L'amirauté de Tokyo n'avait-elle pas prévu que l'opération pourrait coûter à la formation d'attaque jusqu'à la moitié des unités engagées ? Alors que le bilan effectif se réduit à une trentaine d'avions perdus, avec moins d'une demi-douzaine de sous-marins, dont un seulement est d'un tonnage normal — les autres sont des

« sous-marins miniatures ». On comprend encore moins, aujourd'hui, que les Américains se soient ainsi laissé surprendre, lorsqu'on sait — les faits ont été complètement établis par les diverses commissions d'enquête sur Pearl Harbour — que les services de renseignements américains possédaient depuis quelque temps, en décembre 1941, la clé du code ultra-secret de la flotte nippone. Plus de quinze heures avant l'attaque, le haut commandement américain et Roosevelt, avec Cordell Hull et ses autres conseillers intimes, savaient que les deux ambassadeurs japonais avaient en poche une déclaration de guerre qu'ils s'apprêtaient à signifier au secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, le lendemain dimanche, au début de l'après-midi. Après tout, il y a donc eu « préavis » avant l'attaque, mais un préavis donné par les services de renseignements américains, et non par le gouvernement japonais. Et s'il y a eu surprise pour les dirigeants des Etats-Unis, elle a porté sur le lieu de l'attaque, non pas sur l'éventualité de l'attaque elle-même. L'administration et le commandement pouvaient être certains d'un coup de force japonais ; le malheur est seulement qu'ils ne l'attendaient pas là où il devait se produire...





## Comment vint la guerre

Le lendemain de Pearl Harbour, le soir du 9 décembre, des télégrammes de Berlin parvenus à Tokyo annoncent que Hitler vient d'arrêter son offensive contre la Russie et renonce à prendre Moscou. C'est une grande nouvelle qui devrait susciter une vive inquiétude, puisque l'espoir d'un triomphe rapide du Reich sur l'U.R.S.S. fait faillite. Elle devrait même susciter la rancune et l'amertume du Japon : c'est un clair aveu que l'Allemagne a berné son allié en réussissant à le mettre, comme on dit vulgairement, « dans le bain », au moment précis où elle a besoin elle-même de reprendre son souffle.

Mais la nouvelle est trop gênante. Elle demeure inaperçue, soigneusement minimisée et noyée dans la presse au milieu des bulletins de victoire qui viennent de Hawaii.

Ce sont pourtant, avant tout, l'entraînement et l'exemple de Hitler qui ont poussé le Japon à entreprendre la guerre. Quelle folie ce pays a commise, en décembre 1941, en attaquant les Etats-Unis, il est facile de le mesurer aujourd'hui ; mais je peux ici attester qu'il n'y a pas eu, à cette date, un étranger résidant à Tokyo auquel cette aberration ne soit pas apparue dans son évidence éclatante. Pas un des observateurs étrangers, dont c'est le pénible privilège d'avoir vu de près le déroulement des événements, qui n'ait prévu, dès le premier jour, que la disproportion entre le Japon et l'Amérique

aboutirait tôt ou tard à la victoire de cette dernière. Même au lendemain de la prise de Singapour, il est impossible de mettre en doute l'ultime défaite des Japonais. Comment donc ceux-ci peuvent-ils être aveugles ? Ils le sont parce que les premières victoires allemandes les éblouissent, parce que le personnage de Hitler les fascine, parce que l'attrait du prochain partage du monde les envoûte. Ils ont été si bien ensorcelés par les succès de la guerre éclair de 1940 qu'ils ne savent pas voir, en 1941, que Hitler a déjà commis au moins deux fautes capitales : il n'a pas eu l'audace de franchir la Manche, et il a commis la folie de s'attaquer à la Russie.

A l'attraction de la guerre d'Europe s'ajoute d'ailleurs, pour le Japon, l'irrésistible poussée de la guerre asiatique, qu'il a lui-même déclenchée. Dix ans d'expansion impérialiste, marqués par la conquête de la Mandchourie en 1931, l'invasion progressive de la Chine du Nord, du Centre et du Sud de 1937 à 1939, la première avance vers Singapour avec l'invasion du Tonkin en 1940 et de la Cochinchine en 1941, entraînent la guerre japonaise à la rencontre de la guerre hitlérienne, et c'est tout naturellement que les deux conflits se fondent en une seule guerre mondiale.

A cette marche inéluctable des événements concourt enfin une volonté réfléchie et calculée : le Japon éclate du désir de s'affirmer aussi puissant dans le monde que les peuples d'Occident dont il s'est fait si longtemps l'élève docile et patient. Ce peuple asiatique a décidé de s'introduire de force sur la scène de l'histoire en chassant d'Asie les peuples blancs. Vieille ambition qu'il nourrit depuis ses premiers contacts avec le monde. La guerre contre l'Amérique est le couronnement d'un effort de trois générations où il s'est exercé déjà trois fois à la guerre : guerre de Chine en 1895, guerre contre la Russie tsariste en 1904, Première Guerre mondiale en 1915.

De tout ceci, il ressort que l'on ne doit pas s'arrêter aux causes logiques de la guerre du Pacifique : ses vraies causes sont essentiellement passionnelles. Si la raison conduisait le Japon, elle le retiendrait au seuil de cette

entreprise impossible Mais ce sont les passions qui le guident. Elles ont nom : le vieil instinct de la violence nipponne, qui veut avoir sa part dans le renversement des anciens empires ; l'orgueil japonais, qui préférerait le suicide de tout un peuple plutôt que de céder une partie de ses conquêtes asiatiques pour prix de la paix avec les Etats-Unis ; l'ambition nationale, qui voit surtout dans l'écroulement des empires blancs l'avènement de l'empire japonais en Asie.

Ces passions sont d'autant plus exaspérées en 1941 qu'il y a eu, en quelque sorte, course de vitesse entre l'expansion japonaise et les contre-mesures qu'elle a provoquées de la part des autres puissances du Pacifique. On ne peut comprendre complètement la plongée insensée du Japon dans la guerre que lorsqu'on donne toute leur importance aux mécanismes d'étranglement économique et politique qu'il a déclenchés contre lui-même par sa propre action : les sanctions qui répondent à chacune des poussées de l'invasion japonaise — embargo commercial, gel des crédits, arrêt des achats de ferrailles, blocus pétrolier, etc. — rétrécissent sans cesse les issues qui lui sont laissées, jusqu'au moment où il n'a plus le choix qu'entre la capitulation et l'agression.

Je n'entreprendrai pas ici l'histoire détaillée de l'année 1941 jusqu'à Pearl Harbour mais j'en donnerai simplement quelques aperçus nécessaires pour éclairer la suite des événements. Ils feront, je l'espère, ressortir un facteur qui fut indirectement une des causes essentielles de la guerre, comme il a contribué plus tard à accélérer la défaite — je veux parler du caractère extraordinairement désordonné et incohérent de toute la politique japonaise. Le monde sait, aujourd'hui, combien de faiblesse recouvrait la fausse puissance japonaise. Mais il a été réservé à ceux qui ont vécu à Tokyo en 1941 de mesurer à quel point la politique prétendue « immuable » — c'était l'expression officielle — était viciée par un désordre secret. Le seul mot qui puisse caractériser fortement la politique du Japon à ce moment de son histoire, c'est le mot vulgaire de « pagaille ». Le gou-

vernement est chaotique, parce que l'autorité y est sans cesse disputée entre deux partis au moins, le parti civil et le parti militaire. Les plans sont contradictoires, car on prépare à la fois la guerre et la paix. Les hommes sont doubles, les pactes sont jeux de dupes, les négociations se contredisent et s'annulent.

Les plus surprenants épisodes de cette politique erratique constituent la tragi-comédie des rapports du Japon avec l'Allemagne, où la lourdeur du premier combinée avec le cynisme de l'autre font du pacte tripartite le plus extraordinaire nœud d'intrigues internationales.

Le premier acte remonte aux années 1938-1939 : sous les cabinets modérés du prince Konoye et du baron Hiranuma, l'Allemagne presse le Japon de conclure un traité d'alliance militaire qui liera les deux pays dans un commun assaut contre les Anglo-Saxons. Mais Tokyo, qui veut encore à cette date ménager l'Angleterre et l'Amérique, fait la sourde oreille. Par contre, on se lierait volontiers avec le Reich contre la Russie soviétique, selon la tradition du pacte anti-Komintern dont le Japon est membre. Berlin accepte. Les négociations progressent, la politique japonaise se raidit contre les Soviétiques ; le traité va être signé... quand Berlin annonce, en août 1939, le pacte de non-agression conclu entre Ribbentrop et Molotov. Stupéfaction et fureur à Tokyo, où le cabinet japonais, qui n'avait pas été consulté ni même averti, s'effondre en criant à la trahison. La sourde rancune qui naît ce jour-là contre l'Allemagne dans une partie de l'opinion et des milieux dirigeants japonais ne s'effacera jamais complètement.

Deuxième acte en septembre 1940 : un an a passé, la France a capitulé et la guerre éclair des nazis triomphe. Le Japon pense qu'après tout il est très imprudent de rester à l'écart du Reich au moment où celui-ci apparaît tout-puissant : il revient à l'idée de signer l'alliance militaire tripartite. Mais nous arrivons ici à un aspect passionnant et paradoxal de l'histoire de l'Axe, qui méritera

de retenir l'attention des historiens. Le facteur essentiel qui décide Tokyo, c'est précisément l'existence du rapprochement germano-russe qui s'est produit au début de la guerre européenne. Bien plus, le prince Konoye, Premier ministre, ne se rallie au pacte tripartite, après de longues résistances, qu'à la condition, formellement acceptée par le Reich, d'en faire un pacte quadripartite, dans lequel entrera également la Russie. Que vaudrait en effet, pratiquement, un accord entre Berlin et Tokyo, si les deux alliés restaient séparés par l'immense espace de la Russie ? Si au contraire la Russie donne son adhésion à l'accord, les échanges les plus fructueux dans tous les domaines sont désormais possibles entre l'Occident germanique et l'Orient japonais, et le formidable bloc Europe-Asie ainsi constitué est de taille à tenir le monde en respect.

Au début de septembre 1940, au cours des conférences qui ont lieu à Berlin entre Ribbentrop et l'ambassadeur du Japon Kurusu, assisté du général Oshima (qui le remplacera bientôt au poste d'ambassadeur), Ribbentrop donne aux représentants du gouvernement de Tokyo l'assurance que l'alliance proposée sera rapidement transformée en un accord à quatre, la Russie s'étant, dit-il, définitivement alignée sur la politique allemande. Quand Tokyo prend soin de demander la répétition des paroles mêmes de Ribbentrop, Kurusu confirme que le ministre allemand a parlé exactement d'une « mise au pas » de la Russie, employant l'expression anglaise *to fall in step*.

Ribbentrop adresse d'ailleurs à Tokyo un plan qui prévoit, après la signature immédiate d'un pacte à trois — Japon, Allemagne et Italie — son élargissement ultérieur à la Russie dans les conditions suivantes : 1° La Russie déclarera son adhésion au pacte tripartite et se dira d'accord avec son but, qui est de limiter l'extension de la guerre et de restaurer la paix, autrement dit d'intimider les Etats-Unis en les retenant d'entrer en guerre contre une aussi puissante coalition. 2° Le principe de la prédominance de l'Allemagne en Europe et du

Japon en Asie orientale sera proclamé. 3° Le Japon, l'Allemagne et l'Italie reconnaîtront à la Russie une sphère d'influence en Iran et aux Indes, tandis que l'Afrique du Nord reviendra à l'Italie, l'Afrique centrale à l'Allemagne, et les mers du Sud au Japon.

Mais la prudence ne voudrait-elle pas que le Japon attende, avant de donner son accord, que la Russie accepte tous ces plans qui la mettent en cause ? L'Empereur soulève lui-même l'objection : pourquoi l'étape intermédiaire d'un pacte à trois si l'on veut aboutir à un pacte à quatre ? Ribbentrop réplique que les événements sont sur le point de se précipiter en Europe : il serait bien imprudent pour le Japon de subir le moindre retard en cette période de guerre éclair. L'Angleterre va être envahie, le démembrement de l'Empire britannique est tout proche : il est urgent de signer sans plus attendre. Pour mieux arracher au Japon son consentement, Ribbentrop dépêche à Tokyo un « envoyé spécial extraordinaire », le docteur Heinrich Stahmer. Stahmer emploie toute son éloquence et sa force de persuasion pour convaincre le prince Konoye du caractère fondamentalement pacifique et amical des relations germano-russes. Il insiste en particulier sur la façon remarquable dont l'U.R.S.S. exécute « jusqu'à la dernière goutte de pétrole » l'accord commercial signé entre Berlin et Moscou. Il souligne que la structure économique et industrielle de l'Union soviétique repose, pour une large part, sur l'assistance des techniciens allemands, spécialement dans le domaine de l'industrie lourde.

Ces assurances sont acceptées par le gouvernement japonais, qui est finalement persuadé qu'une brouille entre la Russie et l'Allemagne est désormais impossible. Le ministre des Affaires étrangères, Yosuke Matsuoka, est d'ailleurs tout acquis à l'avance aux thèses de Berlin, et c'est du prince Konoye que sont venues les résistances. Celui-ci finit donc par signer, sans plus tarder, le pacte d'alliance militaire tripartite avec le Reich et l'Italie, le 27 septembre 1940. L'extension de cet instrument à la Russie soviétique n'est pas écrite dans le pacte lui-même,

mais elle constitue une condition tacite, ce dont font foi les nombreuses notes échangées à ce sujet entre les gouvernements de Tokyo et de Berlin.

Tout va changer pendant la première moitié de 1941, et c'est le troisième acte. Alors que Tokyo amorce un rapprochement avec la Russie soviétique destiné à s'emboîter avec l'entente germano-russe pour former le futur pacte quadripartite, Berlin est en train de se brouiller avec Moscou, et sur l'ordre de Hitler l'armée allemande se prépare à attaquer à l'est. Un épais secret masque ces préparatifs, et le Japon ignore la gravité de la crise qui se développe dans les relations entre Hitler et Staline. Un avertissement lui est tout de même donné à la fin de mars, lors d'une visite que Matsuoka fait à Hitler et Ribbentrop. Ce dernier lui confie que de graves désaccords ont surgi avec Staline. Une guerre n'est donc pas exclue, dit-il, et une bonne partie de l'armée allemande est obligée de faire face à l'Est. Mais si cela arrivait, Staline serait battu en quelques mois. L'avertissement a-t-il été donné de façon trop vague ? Le ministre japonais et son gouvernement ont-ils refusé d'y croire, ou commis la faute de ne pas chercher à se renseigner davantage ? Toujours est-il que quand le 22 juin Hitler déclenche contre l'U.R.S.S. ce qui doit être une nouvelle guerre éclair, la surprise de l'opinion, au Japon, est complète, et l'effet produit, même pour le gouvernement, est celui d'un violent tremblement de terre.

Une fois de plus, le gouvernement japonais crie à la trahison. Une fois de plus, en effet, il est pris à contre-pied dans un moment décisif ; il fait figure de spectateur maladroit qui ne comprend rien à la pièce, pleurant quand il faut applaudir, et applaudissant quand il faudrait pleurer. Matsuoka adresse à Berlin une note dans laquelle il proteste formellement contre une attitude diamétralement en opposition avec les engagements politiques du Reich. Berlin réplique par l'envoi d'une note pleine d'acrimonie, exprimant en premier lieu les regrets de Hitler en présence d'une modification radicale

de la conjoncture qui le contraint à renverser sa politique. L'Allemagne assure, en second lieu, qu'elle remportera la victoire en trois mois. Elle avise enfin le Japon qu'il peut rester tranquille : elle se passera de lui dans la guerre russe, se sentant réellement assez forte pour n'avoir pas à demander son aide.

Mais entre-temps — et c'est l'amorce du quatrième acte dans cette pièce fertile en coups de théâtre — Matsuoka, passant à Moscou à son retour de Berlin, au mois d'avril, a conclu avec Staline un pacte de neutralité. Ainsi, alors que l'édifice naguère prévu de l'alliance quadripartite devait comporter une sorte de pont reliant Tokyo à Berlin en passant par Moscou, le côté allemand de l'édifice a sauté, tandis que le Japon, au contraire, continuait les travaux ; et le pacte de neutralité russo-japonais demeure comme une arche asiatique intacte de la construction détruite. Les circonstances donneront désormais à ce pacte une portée de plus en plus nettement antiallemande, puisqu'il permettra à la Russie de retourner toutes ses forces vers le Reich, sans rien craindre du Japon, pourtant allié avec Berlin.

De cet extraordinaire imbroglio, le dénouement, du moins, est clair : moins de dix mois après la signature de l'accord tripartite, les deux principaux participants se tournent le dos. S'ils ont soin de masquer ce rapide divorce, c'est pour ne pas complètement « perdre la face ». Et le prince Konoye, qui ne s'est prêté que par faiblesse à cette expérience malheureuse, croit pouvoir maintenant corriger son erreur et opérer un retournement progressif de la politique japonaise : il va tenter de « mettre en glacière » le pacte tripartite (le mot est de lui) et de chercher un accord avec les Etats-Unis. Mais entre autres facteurs qui amèneront son échec, voyons bien celui-ci : c'est que Washington ignore la gravité de la brouille germano-japonaise et se défie profondément du Premier ministre japonais. Défiance qui ne fera que s'aggraver, car le clan proallemand et les



Voici le seul témoignage sur le Japon pendant la guerre vu "du dedans par un témoin occidental" exceptionnellement averti : Robert Guillain. Journaliste, auteur de plusieurs ouvrages remarquables sur ce pays et sur la Chine, il était à Tokyo au moment de Pearl Harbor, et resta bloqué au Japon jusqu'en 1946.

La guerre commence dans l'euphorie. Tokyo fait la fête dans les maisons de thé. Mais bientôt viennent les défaites navales, l'avance de MacArthur dans les archipels du Pacifique, la chute du général Tojo, dictateur impopulaire. Les terribles raids incendiaires de l'aviation américaine commencent en 1944. Tokyo, cité géante aux maisons de bois, brûle en une nuit d'horreur racontée ici en des pages saisissantes. Sur le front c'est l'heure du désespoir héroïque, l'heure des kamikaze.

Les Alliés lancent l'ultimatum de Potsdam. L'empereur Hirohito voudrait faire la paix, mais les militaires refusent. Alors c'est Hiroshima. Robert Guillain est loin de là, interné dans le nord du pays, mais la paix revenue il a été un des premiers à voir et à décrire le "désert" de la ville atomisée. Il rapporte sur le jour fatal des témoignages bouleversants.

Hirohito, au fond de son abri souterrain, dans un conseil secret relaté par l'auteur d'après de rares témoins, brave pour la première fois les militaires et impose la capitulation. Une rébellion éclate contre lui au palais même. Elle est matée. Beaucoup de "jusqu'aboutistes" font harakiri. Les Américains débarquent. Surprise : les Japonais souriant à la paix leur font bon accueil, et leur ardeur obstinée s'attelle immédiatement à la construction d'un nouveau Japon.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 00186217 7

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

